

Le pouvoir des livres

Le dimanche était son jour de lecture préféré. Tout le monde vaquait à ses occupations, elle était souvent seule, dans sa chambre. Le silence l'enveloppait et la portait vers des mondes nouveaux. Sur le ventre, les jambes relevées, elle tournait les pages, tandis que les rayons du soleil jouaient avec elle, ailleurs déjà. Une fois *L'Étranger* terminé, elle voulut poursuivre sa rencontre camusienne. Fébrile, elle ouvrit *L'Exil et le Royaume*, comme on s'injecte un sérum de vérité. Ce titre ! Toutefois, les personnages, ancrés dans l'âge adulte, ne lui fournirent aucune réponse, seulement une mélancolie passagère. En revanche, la découverte de Milan Kundera fut mémorable. Ce matin-là, elle avait pris un de ses romans au hasard. Dans les ballottements du bus, debout, elle commença le livre. Calée contre une barre, le corps en équilibre, les pieds plantés au sol pour ne pas tanguer, elle se figea à la page 19 de *L'Insoutenable Légèreté de l'être* :

« *L'homme ne peut jamais savoir ce qu'il faut vouloir, car il n'a qu'une vie, et il ne peut ni la comparer à des vies antérieures ni la rectifier dans des vies ultérieures.* »

La lecture adoucit les longs trajets vers l'université. L'étudiante ricochait d'histoire en histoire. Dans l'ombre, les livres portaient le poids des cailloux du Petit Poucet. Les autres étudiants s'amusaient de cette jeune femme un peu sauvage, le nez dans un livre à la pause. Personne n'osait l'aborder. Elle engloutissait les romans à une vitesse métronomique. Les mondes de papier la rendirent épicurienne. Partout. Tout le temps. Elle lisait comme on respire. Par soif, par nécessité. Le plaisir était là aussi. Elle refermait chaque livre, comme on quitte des amis. Un jeudi soir, à la bibliothèque, elle tomba sur une citation de Platon :

« *L'âme aussi, si elle veut se reconnaître, devra se regarder dans une âme.* »

Une chaise émit un grincement et fit sursauter Léna. Ils ne devaient être qu'une grappe d'étudiants ce soir-là. Cette phrase la laissa sans souffle. Quelle âme regardait-elle, elle ? Cette pensée l'effraya quelques instants.

Alexandra Koszelyk, *À crier dans les ruines*, Aux Forges de Vulcain, 2019

Après son enfance en Ukraine, interrompue par la catastrophe nucléaire et son départ pour la France, qui l'a brutalement séparée d'Ivan, Lena mène la vie ordinaire d'une adolescente, puis d'une étudiante française. Inscrite en histoire à la Sorbonne, elle habite à Paris, chez des cousins. En dépit des apparences, la blessure de l'arrachement et de l'exil n'est pas guérie. Dans les livres (les titres ne sont pas anodins) Lena trouve le réconfort, mais aussi la stimulation intellectuelle.

Remarques

1-4

- ✚ La première phrase est en apparence anodine, il faut néanmoins prendre en considération deux éléments : le *jour de lecture*, et le *jour préféré*. La question se pose donc des priorités quant aux noms composés : *jour de lecture*, ou *jour préféré* ?
- ✚ Avant de traduire *les jambes relevées*, il importe de se représenter cette position de lecture, que vraisemblablement tout le monde connaît : le choix du verbe *heben*, par exemple (*heben, hob, gehoben*), indiquerait que toute la jambe est relevée, ce qui serait certainement bien pour un exercice de musculation du dos, mais très inconfortable pour la lecture.
- ✚ Elle tournait les pages : ne pas céder à la tentation de *blättern, feuilleter*, elle ne feuillette pas, elle lit, c'est-à-dire qu'elle tourne les pages l'une après l'autre.
- ✚ *Déjà ailleurs* : *woanders* est un peu quotidien pour rendre la poésie d'un *ailleurs*. On s'assure bien entendu de ce à quoi, ou à qui, se rapporte la précision *déjà ailleurs*.

4-8

- ✚ La tournure *une fois* + participe passé a déjà été signalée, elle est l'équivalent d'une proposition circonstancielle (ici, de temps). On peut se référer à l'ablatif absolu en latin.
- ✚ Sens de *poursuivre* dans *poursuivre sa rencontre* ? Et valeur de l'adjectif *camusienne* ?
- ✚ On n'est pas obligé de connaître le titre allemand des œuvres d'auteurs français. Il se trouve qu'ici, la traduction ne pose aucun problème. Quand on a lu *L'Étranger*, on sait qu'il ne s'agit pas d'un homme venu d'un autre État.
- ✚ Déclinaison des noms d'œuvres intégrés à un texte, voici ce que dit Duden (Grammatik), §1218 :

Zu den Zitatsubstantivierungen gehören auch Werktitel. Der Zitatcharakter ist bei gedruckten Werken am offensichtlichsten - man zitiert sie mit ihrem Titel:

Heute steht [„Der Richter und sein Henker“] auf dem Programm. Wir sahen uns [„Die Wüste lebt“] an.

Zuweilen ergeben sich Probleme mit der Kasusflexion. So ist vielen Deutschsprachigen bei keiner der beiden folgenden Versionen richtig wohl:

(a) Die Klasse befasst sich mit [dem „Richter und seinem Henker“]

(b) Die Klasse befasst sich mit [„Der Richter und sein Henker“].

Die Schwierigkeit lässt sich oft vermeiden, indem man eine Gattungsbezeichnung vor den Werktitel stellt. Der Werktitel ist dann nur noch Nebenkern und wird nicht flektiert [...]:

(c) Die Klasse befasst sich mit [dem Roman „Der Richter und sein Henker“].

- ✚ La *mélancolie* n'est pas *die Sehnsucht*, il faut toujours se méfier de certains automatismes. Il y a dans *Sehnsucht* l'idée d'aspiration. Ce qui est évoqué ici, c'est un état mental.

8-13

- ✚ Revoir les compléments de temps
- ✚ *Au hasard* n'est pas *par hasard* – attention.
- ✚ *Dans les ballottements du bus* : comme toujours, il est essentiel de se représenter la situation, car il n'est pas du tout certain que l'on trouvera un substantif à mettre au pluriel pour rendre les *ballottements*.
- ✚ Revoir la manière de traduire les compléments circonstanciels. Et surtout, avant d'envisager la moindre traduction, visualiser la position de Lena dans le bus.

14-17

- ✚ *Adoucit* peut être aussi bien un présent qu'un passé simple, c'est le contexte qui renseigne sur le choix à faire.
- ✚ Sens de *ricocher*. Quel est le verbe employé pour des cailloux que l'on fait *ricocher* sur l'eau ? Mais surtout, quelle est l'idée contenue dans ce verbe ? Comment procède Lena dans ses lectures ?
- ✚ Il faut connaître dans les deux langues le titre de certains contes très connus, *Le Petit Poucet* en fait partie.

- ✚ Le nez dans un livre : une fois que le sens aura été déterminé, on pourra choisir une traduction. Rappelons, même si l'on n'en fait pas nécessairement usage dans ce cas précis, que le complément de manière, lorsqu'il s'agit de deux éléments, l'un déterminé par l'autre (le nez par rapport au livre), se traduit par ce que l'on appelle un accusatif absolu, Duden &1406 : *Die FüÙe auf dem Tisch blättert er lustlos in einem Heft.*
- ✚ Sens de *sauvage* : il ne s'agit évidemment pas d'agressivité ou de sauvagerie.
- ✚ Sens de *aborder* ? il faut faire confiance à ses propres connaissances plutôt qu'aux dictionnaires bilingues qui font souvent écrire des sottises. Cela ne signifie pas que les dictionnaires bilingues soient mauvais, ils sont même souvent très bons, mais ne sachant pas ce que l'on a à traduire, ils ne peuvent donner que des pistes.

17-21

- ✚ *Engloutir* : si l'on ne connaît pas le verbe *verschlingen* (a-u), le seul qui convienne vraiment ici, on peut s'en tirer avec une formulation plus ou moins explicative, *viel und schnell lesen*, par exemple – c'est assez plat, mais on évite le « trou » ou l'absurdité.
- ✚ Qu'est-ce qu'une vitesse *métronomique* ?
- ✚ Traduction de *rendre*, verbe, préposition.
- ✚ *Par* indique ici la cause, revoir les prépositions.
- ✚ *Quitter* n'est pas ici synonyme de *abandonner*. Comment dirait-on par exemple : *il est tard, il est l'heure de se quitter* ?

22-24

- ✚ On emploie volontiers en français le mot *grappe* pour désigner un petit groupe. Pas sûr que ça passe de la même manière en allemand...
- ✚ *Sans souffle* : attention au sens. *Atemlos*, c'est *hors d'haleine*.

Lecture

Il n'y a peut-être pas de jours de notre enfance que nous ayons si pleinement vécus que ceux que nous avons cru laisser sans les vivre, ceux que nous avons passés avec un livre préféré. Tout ce qui, semblait-il, les remplissait pour les autres, et que nous écartions comme un obstacle vulgaire à un plaisir divin : le jeu pour lequel un ami venait nous chercher au passage le plus intéressant, l'abeille ou le rayon de soleil gênants qui nous forçaient à lever les yeux de la page ou à changer de place, les provisions de goûter qu'on nous avait fait emporter et que nous laissions à côté de nous sur le banc, sans y toucher, tandis que, au-dessus de notre tête, le soleil diminuait de force dans le ciel bleu, le dîner pour lequel il avait fallu rentrer et où nous ne pensions qu'à monter finir, tout de suite après, le chapitre interrompu, tout cela, dont la lecture aurait dû nous empêcher de percevoir autre chose que l'importunité, elle en gravait au contraire en nous un souvenir tellement doux (tellement plus précieux à notre jugement actuel que ce que nous lisions alors avec tant d'amour,) que, s'il nous arrive encore aujourd'hui de feuilleter ces livres d'autrefois, ce n'est plus que comme les seuls calendriers que nous ayons gardés des jours enfuis, et avec l'espoir de voir reflétés sur leurs pages les demeures et les étangs qui n'existent plus. Qui ne se souvient comme moi de ces lectures faites au temps des vacances, qu'on allait cacher successivement dans toutes celles des heures du jour qui étaient assez paisibles et assez inviolables pour pouvoir leur donner asile. Le matin, en rentrant du parc, quand tout le monde était parti « faire une promenade », je me glissais dans la salle à manger, où, jusqu'à l'heure encore lointaine du déjeuner, personne n'entrerait que la vieille Félicie relativement silencieuse, et où je n'aurais pour compagnons, très respectueux de la lecture, que les assiettes peintes accrochées au mur, le calendrier dont la feuille de la veille avait été fraîchement arrachée, la pendule et le feu qui parlent sans demander qu'on leur réponde et dont les doux propos vides de sens ne viennent pas, comme les paroles des hommes, en substituer un différent à celui des mots que vous lisez. [...]

Marcel Proust

Le texte a paru en préface à la traduction par Proust du livre de John Ruskin : Sésame et les lys ; troisième édition, Paris, Société du Mercure de France, 1906.

<https://beq.ebooksgratuits.com/auteurs/Proust/Proust-lecture.pdf>

Proposition de traduction

Der Sonntag war ihr Lieblingstag zum Lesen¹. Alle gingen ihren Beschäftigungen nach und sie war oft alleine² in ihrem Zimmer. Stille umhüllte sie und trug sie zu neuen Welten hinüber. Sie lag auf dem Bauch, mit angewinkelten Beinen, und wendete die Seiten, während die Sonne mit ihr spielte, sie war schon entrückt. Als sie mit dem Roman „Der Fremde“ fertig war, wollte sie ihre Begegnung mit Camus vertiefen³. „Das Exil und das Reich“ öffnete sie, wie man sich ein Wahrheitsserum einspritzt⁴. So ein Titel! Die fest im Erwachsenenalter verankerten Personen brachten⁵ ihr jedoch keine Antwort, nur eine vorübergehende Wehmut⁶. Die Entdeckung von Milan Kundera war dagegen⁷ unvergesslich. An diesem Morgen hatte sie wahllos einen seiner Romane herausgegriffen. Im rüttelnden Bus⁸ fing sie im Stehen zu lesen an. Sie stand gegen eine Stange gestützt, in unsicherem Gleichgewicht, beide Füße gegen das Hin- und Herschaukeln fest auf dem Boden ruhend, und las „Die unerträgliche Leichtigkeit des Seins“, doch auf Seite 19 erstarrte sie:

„Man kann nie wissen, was man wollen soll, weil man nur ein Leben hat, das man weder mit früheren Leben vergleichen noch in späteren korrigieren kann“⁹.

Lesend fand sie nun die langen Fahrten zur Universität erträglicher. Die Studentin hüpfte von einer Geschichte zur anderen. Die Bücher trugen im Dunkeln das Gewicht der Kieselsteine des Däumlings. Die anderen Studenten machten sich lustig über¹⁰ diese etwas scheue junge Frau,

¹ *Sonntags genoss sie das Lesen ganz besonders.*

² *Allein.*

³ *Intensivieren.*

⁴ *Injiziert.*

⁵ *Lieferten.*

⁶ *Melancholie.*

⁷ *Hingegen.*

⁸ *Im Bus hin- und hergeschüttelt...*

⁹ *Člověk nikdy nemůže vědět, co má chtít, protože žije jen jeden život a nemůže ho nijak porovnávat se svými předchozími životy, ani ho opravit v následujících životech.* Deutsche Ausgabe 301 S., die deutsche Übersetzung von Susanna Roth stammt aus 1984.

¹⁰ *... amüsierten sich über ...*

die in der Pause immer in ein¹¹ Buch vertieft war. Keiner traute sich, sie anzureden¹². Sie verschlang die Bücher mit gieriger Geschwindigkeit. Die Papierwelten machten sie zur Epikureerin. Überall. Zu jeder Zeit¹³. Sie las, wie man atmet. Aus Durst, aus Not. Vergnügen gehörte auch dazu. Jedes Buch schlug sie wieder zu, wie man sich von Freunden verabschiedet. An einem Donnerstagabend stieß sie¹⁴ in der Bibliothek auf ein Zitat von Platon:

„Ebenso muss auch die Seele, wenn sie sich selbst erkennen will, in eine Seele sehen¹⁵.“

Irgendwo quietschte ein Stuhl und schreckte Lena auf¹⁶. Es war an diesem Abend nur eine Handvoll¹⁷ Studenten da. Dieser Satz raubte ihr den Atem¹⁸. In welche Seele blickte sie selber? Dieser Gedanke erfüllte sie kurz mit Schrecken.

Alexandra Koszelyk, *In den Trümmern schreien*, 2019

¹¹ Accusatif : c'est le cas que l'on emploierait à la forme active, on reste à l'accusatif pour décrire l'état, un peu comme si l'on disait *eine sich in ein Buch vertieft habende Frau* (il vaut mieux éviter cette tournure...) Autre possibilité : *die anderen Studenten amüsierten sich über diese etwas scheue, in den Pausen immer in ein Buch vertiefte junge Frau*.

¹² *Keiner wagte es, sie anzureden / anzusprechen.*

¹³ *Überall und jederzeit.*

¹⁴ *Traf sie auf...*

¹⁵ *Muss nun etwa ebenso, lieber Alkibiades, auch die Seele, wenn sie sich selbst erkennen will, in eine Seele sehen?* (Platon, *Alkibiades*, erster Dialog, Übersetzung Schleiermacher).

¹⁶ *... und schreckte Lena auf.*

¹⁷ *Handvoll*: von Duden empfohlene Schreibung. Getrennschreibung auch möglich: *eine Hand voll*. – Zur Verwendung von Singular oder Plural, s. *Richtiges und gutes Deutsch*, Kongruenz 1.1.3.

¹⁸ *Dieser Satz verschlug ihr den Atem.*